

## JOURNÉES LABEL FRANCE ÉDUCATION IES Fernando de Herrera. Sevilla. 2022



*LANGUE MATERNELLE , LANGUE  
« ETRANGERE » : LANGUES DE CŒUR*

Lorsqu'il m'a été proposé de participer à ces journées où la langue française est à l'honneur et , plus particulièrement, son enseignement à travers l'engagement de professeurs hispanophones, je me suis interrogée sur le bien-fondé de ma présence à cette manifestation et me suis demandée dans quelle mesure elle était légitime, en ce sens que j'ai consacré quarante-deux ans de ma vie à l'enseignement ... de l'espagnol. Certes je suis française, née dans une famille originaire du Rouergue où , aussi loin qu'ont permis de remonter les recherches généalogiques ( 1600) menées par un de mes cousins, soucieux de nos racines, nous sommes ce qu'il est convenu de définir comme « *français de souche* » même si dernièrement ce terme s'est chargé de connotations pour le moins désagréables. Bref, je suis naturellement, « maternellement » , devrais-je dire, francophone, mais ce n'est certainement pas là un motif suffisant pour être aujourd'hui parmi vous. Alors, la réflexion aidant , je me suis dit que, finalement, mon cheminement personnel où les souvenirs d'enfance se mêlent aux choix universitaires et professionnels pouvaient , devaient même ressembler au parcours de beaucoup parmi vous , professeurs et élèves, et que peut-être la seule manière de justifier ma présence était d'apporter mon témoignage, à savoir, comment l'étude d'une langue autre que la sienne , autre que la langue maternelle, pouvait parfois déterminer , structurer et donner du sens à toute une vie.

### I Premières émotions :

*« Mi infancia son recuerdos de un patio de Sevilla*

*y un huerto claro donde madura el limonero... »* se souvient avec

émotion Antonio Machado . Comme chacun sait, l'un de vos plus grands poètes en langue espagnole, andalou et sévillan de surcroît, fut professeur de français et , d'une certaine façon , il symbolise la raison pour laquelle nous sommes réunis aujourd'hui. Je me suis permis de citer en espagnol les premiers vers de son poème *Retrato* car il me semble qu'ils sonneraient faux dans ma langue maternelle...Mais au-delà des sonorités de l'une et l'autre langue, ce que je veux dire ici , en citant ces vers où il

est question d'enfance et de lumière, c'est que ma rencontre avec la langue espagnole est profondément , intimement liée à des souvenirs d'enfance. Un été à la fin des années cinquante du siècle dernier, peut-être l'été 1960 ou 61, j'ai à peine dix ans, mes parents nous emmènent mes frères ma sœur et moi, en Espagne ! Toute une aventure dans ces années - là où le tourisme à l'étranger commence tout juste à se développer et l'Espagne, pour nous, c'est bien une aventure. Après toute une journée exténuante d'un voyage de quelques quatre - cents kilomètres nous voilà arrivés à

Blanes qui n'est alors qu'un charmant petit village côtier à la limite sud de la Costa Brava. Nous logeons au numéro 10 de la Travesía del Arrabal ...oui, malgré les années écoulées je n'ai jamais oublié ce qui fut ma première adresse en Espagne , la première d'une très longue liste. Jamais oubliés non plus Máximo et Rita Alberti , et leur fille unique à l'époque, Josefina , Fina , sensiblement du même âge que ma sœur et moi à quelques mois près. Fina, ma première amie espagnole, avec qui nous passions des journées entières à jouer dans le patio de la maison que nous louions ou sur la plage. Souvenirs de promenades en bateaux , pompeusement appelés « Cruceros » qui remontaient vers le Nord jusqu'à Palamós et nous découvriions émerveillés les beautés de la côte catalane. Découverte du Jardin Botanique de Blanes où nos parents nous emmenaient souvent, effluves des senteurs , éclatante lumière de la mer qui se confond avec le ciel...Et puis je me revois le matin accompagner mon père pour faire les achats du quotidien , non pas au supermarché ni même à l'épicerie du coin. Au rez-de-chaussée de ces petites maisons du village s'ouvrent ces grands vestibules pavés où les propriétaires du lieu vendent les produits de leur potager ou de leurs champs tout proches, les œufs de leurs poules, le lait aussi apporté par un âne qui déambule tranquillement dans les rues qui ne sont encore que des chemins de terre. Mon père va faire les courses pour la famille car il a étudié l'espagnol au lycée et pour la première fois de sa vie l'occasion lui est offerte de mettre en pratique ce qu'il a appris dans les livres et moi je l'accompagne, fascinée de voir qu'il parle une langue dont j'ignore tout et grâce à laquelle il fraternise avec les gens du quartier. Mais si j'ignore encore tout de cette langue, j'en saisis immédiatement la musique, la sensualité ( je ne découvrirai que bien plus tard que cette musicalité est due à l'abondance des voyelles ouvertes et à l'accentuation généralement sur l'avant-dernière syllabe) . Et puis cette musique faite de sonorités inconnues m'est offerte par des gens qui sont d'une gentillesse extrême. Voilà , je suis sûre que mon amour de l'espagnol tient aussi à cela : la découverte de gens souriants , joyeux (je n'aurai conscience que bien plus tard de la dure réalité qu'ils vivaient ces années - là) , généreux. Je revois Rita Alberti nous préparant à l'ombre des caroubiers et des pins des paellas champêtres mémorables. Quand je songe aujourd'hui , soixante ans plus tard, à ces premiers étés en Espagne je ne peux m'empêcher de penser que ces sensations intenses , où les jeux de l'enfance se confondent avec la lumière éclatante

de la Méditerranée et l'extrême bonté de ces personnes qui devinrent des amis , furent déterminantes pour le reste de ma vie, jusqu'à aujourd'hui. Peu de temps avant sa mort , un jour où avec mon père nous évoquions ces étés lumineux, « je t'entendais - me disait-il - baragouiner dans une langue étrange avec Josefina et les enfants du quartier et, le plus extraordinaire , c'est que vous vous compreniez ».

A ce premier été succédèrent bien d'autres , Blanes, encore et toujours , puis au fil d'étés successifs mes parents nous emmenaient toujours plus au sud, Benicarló, Peñíscola , Valencia, et puis enfin l'Andalousie , Estepona qui n'était alors qu'un tout petit village de pêcheurs...Pendant près de dix ans , jusqu'en 1969 , nous avons parcouru l'Espagne en famille ; c'est ainsi que nous découvrions avec émerveillement Grenade et la beauté de l'Alhambra, les jardins enchanteurs du Generalife, Ronda, Séville, Cordoue , mais aussi les terres calcinées de Nijar et même Gibraltar et Tarifa d'où les côtes marocaines aperçues nous invitaient à d'autres voyages. L'évocation de tous ces lieux me ramène aux étés lumineux de mon enfance et de mon adolescence et il ne fait aucun doute pour moi que, à mon insu, c'est là que naquit en moi , cet amour indéfectible pour la culture et la langue espagnole. Je ne remercierai jamais assez mes parents d'en être à l'origine.

Naturellement , en classe de 4ème au collège, je commençai à étudier l'espagnol en seconde langue. Je me souviens de cours où notre professeur nous lisait des poèmes de Lorca, ce poète assassiné... sans doute n'y comprenions-nous pas grand-chose alors ... peu importe... l'important était ailleurs , l'important c'était la musique, la chaleur des sonorités. Aujourd'hui encore, lorsque je chante pour mon plaisir, je préfère chanter en espagnol.

## II De l'approche émotionnelle à l'approche intellectuelle : les années de formation

Quand après le bac la question du choix d'études universitaires se posa, mon hésitation fut de courte durée. Si j'aimais de manière générale l'étude de la littérature ou des langues ( anglais 1ère langue) , de l'histoire aussi , l'étude approfondie de la langue et de la culture hispanique s'imposa comme une évidence. En m'inscrivant à la Faculté d'espagnol de l'Université de Toulouse , je ne fis que suivre mes élans du cœur. Etudes littéraires très classiques :El Romancero, El Cantar de Myo Cid, l'éblouissement joyeux et coquin de la lecture du Libro de Buen Amor de l'Arcipreste de Hita et puis Cervantes , Le Siècle d'Or , la poésie mystique... De ces années - là je garde aussi le souvenir plein de gratitude envers un jeune lecteur valencien , Vicente Tusón , qui nous révéla l'existence de poètes dont personne avant lui ne nous avait parlés : Miguel Hernández, Gabriel Celaya ou Blas de Otero ...

Ces années de préparation de la licence d'espagnol qui nous destinait à l'enseignement étaient renforcées , pour ceux qui le souhaitaient, par des cours universitaires d'été , créés par l' Université de Toulouse. Nous avons le choix entre Burgos et Salamanque. Je choisis Burgos où je revins deux étés consécutifs. Après l'éblouissement des étés méditerranéens et andalous de mon enfance, je découvre alors un autre visage de l'Espagne : plus austère, plus rude , plus mystique aussi , l'Espagne de la Meseta où nous peuplons les horizons infinis des héros de nos lectures universitaires. Nous parcourons les lieux , Vivar Del Cid, San Millán de la Cogolla, Santo Domingo de Silos... Et bien sûr Burgos . Mais aussi La Tuna où nous nous faisons vite des amis et avec qui nous parcourons l'Espolón en chantant. Années fondamentales de formation où le sérieux des études ne fait pas obstacle à la joyeuse insouciance de notre âge.

### III L'enseignement :

Après l'obtention de la licence ( 1971) et la préparation et l'obtention d'une maîtrise de Nahuatl (1973) il faut commencer à envisager à entrer dans la vie d'adulte...Je me présente au concours du CAPES , je suis admissible mais ma réussite à l'écrit se solde par un échec à l'oral. Amère déconvenue. Le hasard veut alors qu'une de mes amies déjà professeur , enceinte de son premier enfant , me propose de la remplacer et c'est ainsi que je rentre dans l'enseignement en 1974. C'est le début d'une longue histoire avec ce beau métier de professeur, plus qu'un métier, une vocation et j'ose même le mot *mission* , au sens où l'entendaient ceux qui fondèrent jadis chez vous, sous la Seconde République , *Las Misiones Pedagógicas* . Premier poste donc dans un établissement privé de Castres où j'assure l'enseignement de l'espagnol en lycée ( 2nd,1ère, terminale) et pour compléter mon horaire j'assure un enseignement du français au collège, en classe de 3ème. Cette première expérience de l'enseignement va durer jusqu'en 1981, année où je me représente au CAPES et l'obtiens ( mes années d'apprentissage ont été essentielles ) avant de me présenter à l'agrégation d'espagnol en 1983, concours que j'obtiens également. La réussite à ces concours d'état me permet d'opter pour l'enseignement public et donc d'avoir le statut de fonctionnaire. Mais arrivée à ce point de mon témoignage je voudrais faire un bref retour en arrière qui, une fois encore, éclaire un peu plus l'étroite relation affective que j'ai depuis toujours avec la langue espagnole.

Septembre 1978 : comme chaque mois de septembre , quelques jours avant la rentrée scolaire, l' Institut Catholique de Toulouse organise à l'intention des professeurs de l'enseignement privé , une semaine de formation à la fois pédagogique et culturelle. Participent à ces journées non seulement des enseignants de l'Institut Catholique

mais aussi des professeurs de la Faculté d'espagnol qui furent mes professeurs quelques années plus tôt. Un des conférenciers invités est un espagnol, dont je saurai plus tard qu'il est arrivé en France après avoir franchi clandestinement la frontière. Pour l'heure j'ignore tout cela, je sais seulement qu'il est formateur associé au Centre Régional et Départemental Pédagogique, autrement dit qu'il participe à la formation des futurs professeurs d'espagnol. Ce jour – là il vient nous parler, diapositives à l'appui, de peinture contemporaine espagnole dont la plupart d'entre nous ignorons tout. Nos connaissances en ce domaine, que l'on doit plus à notre curiosité personnelle qu'à l'enseignement universitaire, se limitent au Greco, Murillo, Velásquez, Goya. Et là, pour la première fois, nous entendons résonner les noms de Millares, Guinovart, Tapiès, Antonio Saura, Canogar, Equipo Crónica, Lucio Muñoz ... Découverte absolue, notre horizon pictural s'élargit. Le lendemain, le même José Martín Elizondo, c'est lui le conférencier en question, vient nous parler de théâtre classique certes, mais aussi de théâtre contemporain espagnol. Il nous parle alors avec passion de la compagnie de théâtre qu'il a créée *Los Amigos del Teatro Español* (A.T.E, 1959) pour faire connaître au public français les jeunes auteurs bâillonnés par la censure dans leur pays. Il nous parle des acteurs de la compagnie, pas des professionnels non, mais des ouvriers espagnols, exilés républicains de 1939 ou, plus récemment, émigrés des années 60. Beaucoup de ces acteurs amateurs ont dû quitter l'école très jeunes. Pour eux la compagnie A.T.E sera leur université et ils joueront Lope de Vega, Tirso de Molina, Cervantes, Calderón de la Barca. Mais ces acteurs - là n'oublient pas les causes de leur présence en France : exil ou émigration. Alors ils résisteront à leur manière en jouant Lauro Olmo, Manuel Martínez Azaña, Miguel Hernández, García Lora\*<sup>1</sup>, et aussi les premières pièces du fondateur de la compagnie à laquelle se joignent de jeunes étudiants français, futurs professeurs d'espagnol. Avec enthousiasme Martín Elizondo défend l'idée qu'il n'y a pas de meilleure école que le théâtre où la réflexion passe par la parole incarnée et vivante. Toute sa vie il n'aura cessé de défendre la formation des professeurs à la lecture expressive, quelle que soit la langue enseignée. La lecture expressive, comprise comme un outil essentiel de transmission, d'abord et avant tout par l'éveil de la sensibilité des élèves : les ouvrir à la beauté des textes et aux idées, que ce soit en espagnol ou en français, d'abord par l'émotion. Ensuite, seulement ensuite, devra venir l'approche analytique et elle sera d'autant plus aisée qu'elle aura été préparée par la sensibilité.

Ces journées de septembre 1978 ouvriront bien des horizons pédagogiques et culturels pour les jeunes professeurs que nous sommes. Pendant plus d'un an, nous serons un petit groupe de collègues à nous retrouver le mercredi après - midi pour

---

1 José GARCIA LORA, exilé, professeur à l'université de Birmingham ( Angleterre ), auteur de la pièce « Tierra Cautiva » (1962) représentée à Toulouse par A.T.E

suivre un atelier de formation théâtrale où les langues française et espagnole résonnent en harmonie. C'est au cours de ces rencontres théâtrales hebdomadaires que notre formateur me persuadera de présenter les concours du Capes d'abord, de l'Agrégation ensuite : « *Te lo digo yo, que sí puedes, que yo conozco el percal* » fut sans doute la phrase que j'entendis le plus souvent alors...

Les années ont passé ... Capes et agrégation d'espagnol en poche je suis envoyée comme titulaire au Lycée François Couperin de Fontainebleau en 1984.

#### IV Madrid

En septembre le 14 septembre 1989 me voilà à Madrid où je prends mon poste de professeur de Français Langue Etrangère ( FLE) à l'Institut Français de Madrid . J'ai été recrutée quelques mois plus tôt sur un poste à profil : la moitié de mon emploi du temps sera destiné à l'enseignement du FLE, l'autre moitié à l'enseignement de la traduction et littérature française . Années magnifiques , extrêmement enrichissantes à bien des égards. Sur le plan professionnel d'abord car je travaille avec bonheur dans les deux langues qui me construisent. Dans ma langue maternelle, le français, j'assure la préparation des élèves aux examens du DELF et du DALF que vous connaissez bien. Cette expérience de l'enseignement du FLE me fait re-découvrir ma propre langue : des particularités de la langue française sur lesquelles je ne m'étais jamais interrogée, tant elles me paraissaient naturelles, me sont révélées grâce aux questions de mes élèves espagnols auxquels je me dois d'apporter des explications. Grande expérience linguistique car cette redécouverte de ma langue maternelle que j'enseigne comme une langue étrangère m'amènera à modifier ma pratique pédagogique au point que, de retour en France, lorsque je retrouverai mon poste de professeur d'espagnol, je comprendrai mieux les difficultés de mes élèves français cette fois. C'est à partir de cette étape madrilène que désormais j'enseignerai le plus souvent par système comparatif entre les deux langues. Quant à l'enseignement de la traduction littéraire c'est l'espagnol qui sera la langue source , ma langue « *étrangère* », l'espagnol qui, depuis tant d'années a cessé de l'être pour devenir , définitivement , ma langue de cœur au même titre que le français , et pour être tout à fait honnête , un peu plus même que le français. Dois-je avouer que depuis quelques années je suis devenue l'épouse de Martín Elizondo...La boucle est bouclée...Tout est cohérent, logique, évident . J'ai la certitude absolue que tout ce que j'ai vécu depuis mon premier été espagnol n'a été qu'un long chemin, clair et joyeux, pour me conduire à cela. Et pendant près de trente ans nous ne cesserons jamais de vivre en espagnol et en français faisant de nos deux cultures, de nos deux langues une richesse partagée avec nos fils, mais pas seulement.

## V L'infra-histoire

Arrivée à ce point de vérité il convient maintenant d'aborder la question de *la langue maternelle et de la langue étrangère* considérées d'un point de vue inversé, opposé même, je veux dire ici du point de vue de l'exilé. En 1947, José Martín Elizondo fuit l'Espagne franquiste afin de rejoindre son père qui, après la défaite de l'Espagne Républicaine, s'est réfugié au Mexique. La France est juste pour lui un pays de passage... Hélas, le voyage tant désiré vers le Mexique n'aura jamais lieu tant les vicissitudes de la condition d'exilé sont grandes. Et cette France qui ne devait être qu'un pays de transit, va, par la force des choses devenir une terre de ce qu'il convient d'appeler une « terre d'accueil » où il faut survivre, à défaut de vivre... c'est à dire trouver un travail. Survivre cela veut donc dire s'efforcer d'apprendre le plus vite possible la langue du pays où le vent de l'Histoire vous contraint de vivre.

A vrai dire, au temps des années heureuses d'avant - guerre, le jeune José Martín a commencé à apprendre le français au collège de Puente La Reina, en Navarre... Les quelques bases acquises dans les livres lui seront sans nul doute utiles dans les premiers mois de son exil où il exercera plusieurs métiers de fortune, dont un travail dans un atelier d'imprimerie à Bordeaux. Plus tard ce sera le travail à l'usine, Decazeville, le pays minier de l'Aveyron, puis Lille où, un jour, par hasard, il lit dans la presse locale une annonce qui va changer le cours de sa vie : un établissement privé de Marc en Bareuil cherche un enseignant d'espagnol. Il se présente, sa candidature est retenue. Ainsi la langue maternelle devient, en terre étrangère, une patrie tandis qu'elle lui ouvre un début d'ascension sociale. Nous sommes au début des années 50... Martín Elizondo l'ignore encore : enseigner, transmettre sera désormais une partie importante de sa vie, l'autre sera l'écriture et le théâtre : deux mondes qui se nourriront l'un de l'autre jusqu'à la fin, deux mondes où l'enseignement et le théâtre iront main dans la main.

Après Lille et le Nord, le chemin de l'exil passe par Paris (milieu des années 50) qui est très officiellement la capitale de la République en exil parmi lesquels beaucoup d'intellectuels. Un de leur point de rencontre est la Librairie Espagnole, alors au 72 rue de Seine, dont le propriétaire est Antonio Soriano. Martín Elizondo fréquente ce milieu ; commencent alors des années d'amitié avec l'historien Manuel Tuñón de Lara. Puis afin d'approfondir sa connaissance du français il s'inscrit à la Sorbonne. Les études commencées à Paris seront couronnées quelques années plus tard par l'obtention, à l'université de Toulouse cette fois, d'un diplôme de français qui lui permettra d'enseigner le français à ses compatriotes.

En effet au gré des vacances de poste de lecteur/enseignant et après un bref passage au lycée d'Auch c'est à Toulouse qu'en 1958 Martín Elizondo arrive, ville où il résidera et développera sa double activité d'enseignant et d'homme de théâtre.

Il obtient d'abord un poste de lecteur d'espagnol à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Toulouse, là - même où dans les années 30, Luis Cernuda , autre grand poète, natif de Séville lui aussi, avait été lui-même lecteur. Je me souviens que Martín aimait à rappeler cette anecdote, ce lien ténu et mystérieux qui les rapprochait dans leur exil respectif et qu'il évoquait parfois... Après l'Ecole Normale d'Instituteurs il enseignera à l'école primaire Maurice Fontvielle où il initiera les jeunes enfants français ou fils d'espagnols à la beauté de la langue de Cervantes. Enseignant d'espagnol Martín Elizondo le sera jusqu' à l'âge de sa retraite : il exercera très vite au Centre Régional de Documentation Pédagogique – centre de formation pour les futurs enseignants d'espagnol- et aussi à l'I.U.T de Toulouse , dans le département de technique de commercialisation.\*<sup>2</sup> Cependant, bien des années auparavant, par gratitude envers le pays d'accueil et surtout par souci de faciliter l'intégration de ses compatriotes venus de l'émigration - au début des années 60 - Martín Elizondo leur dispensera des cours de français, le soir après le travail. Et c'est parmi ses élèves, jeunes adultes qu'il initie au français, qu'il va recruter ses meilleurs interprètes : le français pour mieux s'intégrer, l'espagnol pour rester fidèle aux origines et ne rien renier.

C'est ainsi que naquit la compagnie A.T. E en 1959 , groupe théâtral dont le but premier était de faire connaître au public espagnol en exil mais aussi au public français les jeunes auteurs censurés en Espagne. Il ne faut pas oublier qu'en ces années - là Toulouse était considérée comme la capitale de la République Espagnole bien que, de fait, le gouvernement républicain en exil fût à Paris. Il y avait donc une grande densité de population espagnole et aussi un public français réceptif à la cause des espagnols en exil. C'est aussi dans ces années – là que Martín Elizondo commence à écrire ses premières pièces, en espagnol d'abord, puis afin d'atteindre un public plus vaste dès 1970 il écrit directement en français : *Pour La Grèce*<sup>3</sup> pièce qui sera jouée au théâtre Sorano et qui lui vaudra d'ailleurs une attaque en règle des groupes d'extrême - droite à cause de la nature engagée du texte. Cette expérience de l'écriture directement en français, Martín Elizondo la renouvellera plusieurs fois au fil des années - c'est le cas de *Las Hilanderas* par exemple- même si l'essentiel de son œuvre est écrite en espagnol. Au cours des années 80/90 il fera même l'expérience de donner la même pièce dans les deux langues en alternance : ce sera

---

2 Son activité pédagogique sera couronnée en 1975 par l'attribution des Palmes Académiques, reconnaissance du Ministère de l'Education Nationale pour les services rendus à l'Institution.

3 Cette pièce vient d'être publiée en espagnol : *Por Grecia* , en *Teatro y Memoria, cinco piezas del exilio republicano*, edición de Verónica Azcue , Editorial Fundamentos , colección Espiral Teatro, Madrid, 2021 . J'en ai assuré la traduction que je signe de mon nom de jeune fille , soit Madeleine Pujol .



bien sûr le cas à Toulouse pour « *Las Hilanderas* ». Puis elle sera représentée en 1981 dans sa version espagnole à Barcelone et sera jouée en 1982 ici même à Séville, salle San Hermenegildo ; il en sera de même pour « *Juana creó la noche* », données dans les deux langues à Toulouse, au Festival d'Avignon. Pour celle-ci, au plaisir de la voir représentée se joindra pour moi le secret plaisir de la traduire dans ma langue maternelle.

Le chemin qui mène de l'enseignement à l'écriture théâtrale s'accompagne d'une réelle formation où la connaissance de la langue française est indispensable. En 1961 Martín Elizondo est à nouveau Paris afin de suivre la formation dispensée par l'Université du Théâtre des Nations d'où il sortira lauréat. Cette expérience du Théâtre des Nations témoigne, une fois de plus, d'une volonté de toujours se perfectionner, ici, dans l'art de la mise en scène. Il mettra cette expérience au service non seulement des acteurs de sa compagnie - *Los Amigos del Teatro Español* pour l'essentiel constituée d'amateurs de langue espagnole - mais aussi de la compagnie d'acteurs professionnels français, ceux-là, du Grenier de Toulouse qui deviendra plus tard le théâtre Daniel Sorano. Dans ce théâtre de langue française il montera plusieurs grands classiques comme *Le Roi Lear*, *Volpone* ou encore *L'ombre d'un franc-tireur* de O'Casey... Richesse de toute une vie professionnelle et personnelle qui se construit grâce à cette double maîtrise de la langue maternelle et de la langue acquise. Toutefois pour Martín Elizondo, la fidélité à son histoire personnelle et la douloureuse expérience de l'exil, feront que sa langue maternelle restera jusqu'à la fin sa première langue de cœur, celle qui le structure et lui donne son identité. « *Español nació, español morirá* »... Ce qui ne l'empêcha pas de collaborer avec le quotidien régional *La Dépêche du midi* où le dimanche il publiait une série de contes, en français bien sûr.

Toutefois l'attachement à la langue natale était si fort qu'en 1983 il fonda l'association Fuenteovejuna dont le but était de créer des ponts culturels entre la France et l'Espagne. Bien avant la création de l'Instituto Cervantes – et évidemment bien plus modestement puisque cette association était essentiellement toulousaine – il s'agissait de permettre au public français de découvrir un nouveau visage de l'Espagne qui vivait ses premières années de démocratie. Ainsi dès la première année en mai 1983, fut organisée une quinzaine culturelle dont l'invité d'honneur fut le cinéaste Luis García Berlanga. Lorsqu'en 1985, Martín Elizondo s'établira à Fontainebleau pour raisons familiales, Fuenteovejuna continuera le travail entrepris : pendant ses dix-sept ans d'existence cette association proposera des cours d'espagnol à destination des français qui s'intéressent à la langue de Cervantes. Il y aura aussi la création d'une chorale, des festivités diverses et variées. A titre privé, deux membres

de Fuenteovejuna iront même jusqu'à organiser des échanges linguistiques entre collégiens toulousains et andalous comme ce voyage à La Puebla de Cazalla , à Pâques 1988. Et en 1992, Mari Carmen organisa un échange sur les pratiques pédagogiques entre le CEP de Séville et des professeurs français de Toulouse. Je précise par ailleurs que de 1983 à 1985 , Fuenteovejuna organisa aussi des cours de français ouverts aux étrangers et pas seulement à ceux d'origine hispanophone. Souci d'ouverture encore et toujours , souci d'accueillir par le biais de la langue française dans ce cas.

En 1989, nous voilà donc à Madrid où nous resterons jusqu'en 1993. Années essentielles , années magiques. Pendant que j'enseigne ma langue maternelle à l'Institut Français comme je l'ai expliqué précédemment, Martín va chercher à continuer à créer encore et toujours des ponts culturels entre l'Espagne et la France. Ainsi il proposera au Centro Español del Instituto Internacional de Teatro et à la Société des Auteurs Français ( SACD) - dont il est membre - la création d'une collection bilingue de théâtre espagnol contemporain afin de le diffuser largement en France. Ce projet bilingue se heurte à des difficultés matérielles infinies ... Finalement, au prix de multiples efforts , une nouvelle collection est créée -*Teatro español en el mundo* – dont Martín sera le directeur et la première œuvre qu'il choisira d'éditer seront les « *Comédies Barbares* » de Ramón de Valle Inclán,<sup>4</sup> éditée en français par Actes Sud -Papiers en 1991. Cette édition voit le jour en français uniquement avec le soutien du Théâtre National de la Colline dirigé par l'argentin Jorge Lavelli. Cette année - là cette œuvre de Valle Inclán fut à l'affiche du Festival d'Avignon avec la très grande Maria Casares dans un des rôles-titre. Malheureusement , comme il arrive souvent dans ce genre d'aventure culturelle, ce beau projet d'édition ne fut pas poursuivi...Les choix culturels sont avant tout des choix politiques , ou des choix financiers, les deux souvent .

De retour en France en septembre 1993, nous avons poursuivi, chacun à notre manière, notre chemin personnel où les langues française et espagnole n'ont cessé de résonner en harmonie tant dans notre vie professionnelle que dans notre cercle plus intime. A la maison nous parlions indistinctement l'une et l'autre, prenant bien soin toutefois de nous adresser à nos fils, et cela dès le berceau, chacun dans notre langue maternelle afin que nos enfants identifient clairement l'une et l'autre et ne fassent pas de confusions . Ainsi, contrairement à nous, leurs parents, pour chacun de nos enfants l'espagnol est et sera à tout jamais la langue de leur père qu'ils continuent à parler lorsque la situation l'exige - mon fils aîné, Pablo, est professeur d'histoire en classes

---

<sup>4</sup> La compagnie A.T.E , sous la direction de Martín Elizondo, grand admirateur de Valle - Inclán, représenta à Toulouse, en 1964, *Lucas de Bohemia* dont ce fut la création mondiale en espagnol.

européennes espagnol - tandis que le français est la langue de leur maman. Pour eux la notion de langue maternelle, au sens où nous l'entendons généralement, n'existe pas vraiment puisque ils sont nés et ont grandi naturellement dans les deux langues. Langue de Cervantes et langue de Molière réunies en eux à parts égales, langues de cœur définitivement.

S'il est vrai que le chemin qui va du français vers l'espagnol fut pour moi un cheminement choisi, heureux, il n'en fut pas de même pour Martín Elizondo puisque c'est par l'expérience douloureuse de l'exil que la nécessité de l'apprentissage du français s'imposa. Là, pas question de choix ni de bonheur. Toutefois je peux affirmer, qu'en dépit de la dureté des circonstances, Martín avait une conscience très claire que le français, en tant que langue, lui avait donné accès à une culture qui lui aurait sans doute échappé - ou tout au moins en grande partie - sans cette connaissance. Et, bien que très profondément espagnol, il s'enorgueillissait souvent, non sans humour, d'avoir donné à la France des citoyens français.

Au moment de conclure ce témoignage personnel il me reste à vous souhaiter, jeunes gens, jeunes filles, jeunes espagnols qui apprenez le français, que l'étude de ma langue maternelle vous rende aussi heureux que l'étude de l'espagnol et sa pratique quotidienne m'ont rendu et me rendent heureuse aujourd'hui encore. Et si peut-être, parfois, vous souffrez à cause des pièges de ma langue maternelle - rassurez-vous l'inverse est aussi vrai pour des élèves français qui apprennent votre langue - j'ai envie de vous dire, persévérez, sans vous décourager ! L'effort en vaut la peine. Et n'oubliez pas qu'apprendre une langue étrangère, ne se réduit pas à une approche simplement linguistique. L'apprentissage d'une langue ne peut jamais, jamais, se réduire à un simple outil de communication. Apprendre une langue c'est d'abord et avant tout élargir son propre monde, s'ouvrir au monde, en d'autres termes c'est approfondir sa propre humanité.

Madeleine Martín Pañeda  
Séville, 13 mai 2022

